

DOSSIER : LES MÉDIAS DANS LA GUERRE

Formation UER : les journalistes en zones de conflit

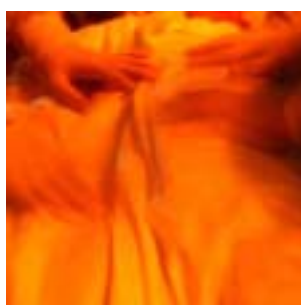
Nathalie Labourdette, responsable formation internationale, UER

2

Traumatismes

Mark Brayne, directeur pour l'Europe, Dart Centre for Journalism and Trauma

4



Zones d

Nathalie Labourdette

Responsable formation internationale, UER

HEST : L'UER lance un nouveau cours pour former les journalistes travaillant dans les zones de conflit.

Les journalistes qui assurent la couverture des pays en guerre et des régions en proie à l'instabilité politique et sociale ou frappées par une crise humanitaire sont sous pression éditoriale constante pour réaliser leur reportage tout en veillant à n'être ni blessés ni tués.

Les dangers auxquels sont exposés les journalistes sur le terrain ont changé. Même les journalistes expérimentés sont rarement préparés à affronter ces situations extrêmes qui les poussent

dans leurs limites d'homme et de professionnel. Le stress est permanent : tout en effectuant leurs recherches, en montant ou en envoyant leur sujet, ils ont de multiples et importantes décisions à prendre qui

peuvent mettre en jeu leur santé, leur sécurité, voire leur vie.

Le nouveau cours de l'UER sur la formation à la sécurité en milieu hostile (HEST) aborde de façon pratique les questions, le traumatisme et les pressions auxquels les journalistes et leurs équipes sont confrontés quand ils sont envoyés en reportage dans les zones les plus dangereuses du monde.

Ce cours unique privilégie une approche journalistique et a été développé conjointement par des



le conflit

formation UER pour journalistes

professionnels européens reconnus du grand reportage et par des membres des forces spéciales. Il a pour objectif de permettre aux journalistes de mieux prendre conscience des risques inhérents aux milieux hostiles et de s'y préparer. Combinant présentations théoriques, exercices pratiques, discussions et reconstitutions réalistes, le cours apporte aux participants les outils et les connaissances dont ils ont besoin pour analyser rapidement, et en connaissance de cause, une situation critique.



Formation UER HEST

Qui doit participer

- Journalistes, caméramans, producteurs et techniciens
- Ouvert à tous

Capacité

- 12 à 16 stagiaires

Objectifs

- Identifier vos points forts et vos faiblesses lors de vos reportages dans un environnement violent, hostile et dangereux, et vous rendre capable de mieux comprendre les risques.
- Acquérir les outils pour supporter la pression, se protéger, éviter le danger et travailler dans des conditions extrêmes.

Contenu

Les journalistes prépareront des reportages dans des environnements hostiles en milieu rural et urbain.

- Jour 1 : les fondamentaux : sécurité personnelle, soutien, stress post-traumatique
- Jour 2 : environnement rural : pièges explosifs, IED (engins explosifs improvisés), checkpoints, réactions sous le feu, savoir se diriger, orientation
- Jour 3 : environnement urbain : désordre civil, checkpoints, la foule
- Jour 4 : confirmation : tables rondes, exercices pratiques, résumé

Quand et où

- 18 au 21 mai 2004 (arrivée des participants le 17 mai après-midi)
- Château Hexenagger, Schlossbergstrasse 6, D-93336 Hexenagger, Allemagne

Langue de travail

- anglais

Participation / personne

- Membres UER et free lances sponsorisés par un Membre : €2750
- Non-membres : €3300

Liens :

détails du cours
formulaire d'inscription



Trauma

Mark Brayne
Directeur pour l'Europe, Dart Centre for Journalism and Trauma

Urgence : s'attaquer aux traumatismes des journalistes

On le savait déjà avant la guerre en Irak, les traumatismes des journalistes constituent un problème auquel la profession et les grands organes de d'information doivent s'attaquer de toute urgence. Mais on imaginait mal à quel point ce besoin allait se vérifier puisque, proportionnellement, les journalistes ont enregistré pendant cette guerre et depuis le conflit plus de pertes que presque n'importe quel autre groupe présent en Irak.

Depuis une dizaine d'années, beaucoup d'efforts sont déployés pour que les journalistes – du moins ceux des organes d'information occidentaux – envoyés au front et dans des zones sous tension reçoivent avant le départ une initiation au travail en milieu hostile.

Cette initiation consiste généralement en une formation de base d'une semaine sur l'exercice du journalisme dans les zones de conflit et sur les premiers secours, dispensée sur le terrain par d'anciens officiers des armées britannique, américaine ou nationales. Formation limitée, mais

qui permet de sauver des vies et dont plus personne n'ose dire qu'elle est une perte de temps.

Il convient de mettre sur pied de bons programmes de suivi pour s'assurer que les journalistes et réalisateurs d'émissions ne subissent pas de choc émotionnel lorsqu'ils sont témoins ou qu'ils rendent compte des pires actes que des êtres humains puissent commettre envers leur prochain.

Concernant le travail en milieu hostile, les organes d'information les plus modernes en sont restés à la formation prodiguée déjà au début des années quatre-vingt-dix. Mais, là encore, les choses bougent : Reuters, la BBC, CNN et NPR (National Public Radio) aux États-Unis organisent aujourd'hui officiellement des stages pour aider les journalistes et leurs équipes à se remettre des traumatismes subis.

Le Dart Centre for Journalism and Trauma montre la voie en faveur de telles mesures. Basé à l'université de l'État de Washington, à Seattle, et créé par la Fondation Dart (qui doit sa fortune à l'invention, entre autres, du gobelet jetable en polystyrène), ce centre parraine tous les ans aux États-Unis depuis une dizaine d'années l'attribution d'un prix à un journal qui s'intéresse au sort des personnes victimes de violences sur le territoire américain.

atistismes

Au milieu des années quatre-vingt-dix, le centre Dart a commencé à travailler plus directement avec les salles de rédaction et la direction des agences américaines, par exemple à Oklahoma City à la suite de l'attentat commis en 1995 dans le bâtiment du gouvernement fédéral, et à New York après les attaques du 11 septembre 2001, afin de mettre en commun les connaissances récentes acquises sur l'aide à apporter aux journalistes témoins d'un événement traumatisant.

Aujourd'hui, le Centre étend le débat à l'Europe, en association avec des organes d'information comme Reuters et la BBC, pour faire mieux connaître les moyens à prendre, en particulier avant la survenue d'un conflit ou d'une catastrophe, afin que les journalistes, leur hiérarchie et les rédacteurs sachent comment gérer les traumatismes.

À la BBC (Royaume-Uni), 300 journalistes, rédacteurs et cadres ont suivi, avant qu'éclate la guerre en Irak, une formation plus ou moins poussée, d'une durée de une heure à deux jours, s'initiant aux incidences d'un traumatisme sur le corps humain, ainsi qu'aux moyens efficaces d'en limiter les effets à long terme. La BBC prévoit de programmer plus régulièrement des stages de ce type avec son service d'aide au personnel.

À l'agence Reuters, des psychologues ont offert, pendant la guerre, aux rédacteurs en chef des cours d'une journée sur le dépistage des traumatismes et sur des techniques simples apportant considération, soutien et compréhension au personnel exposé à des situations pénibles.

À CNN, le psychiatre Anthony Feinstein, auteur de la plus importante des études jamais réalisées sur les troubles nerveux post-traumatiques chez les journalistes et cameramen de guerre – s'est mis discrètement à la disposition des reporters de la société susceptibles de traverser des moments

difficiles après avoir été confrontés à la mort et à la barbarie en Irak, ou ailleurs.

Enfin, à NPR, le Dart Centre for Journalism and Trauma a organisé des stages pour les cadres supérieurs.

Tout cela cache un scepticisme de longue date de la part des journalistes d'actualités et de leur hiérarchie à l'égard de la psychothérapie, des émotions, du conseil psychologique et de tout ce qui fait que nous ne sommes pas toujours capables d'assumer la détresse dont nous sommes témoins.

En fait, les journalistes sont convaincus que tout ce qu'ils pourront voir ne les touchera pas personnellement, leur tâche consistant uniquement à *rapporter* des événements, à s'occuper de faits et non de sentiments, dans un souci d'objectivité et d'impartialité.

Or chaque journaliste sait qu'il n'en va pas toujours ainsi, et qu'un assassinat, un tremblement de terre, une guerre ou une famine, ou simplement la détresse d'un enfant, peuvent nous toucher au plus profond de nous-mêmes, parfois au point de bouleverser notre vie.

Lorsqu'un drame de ce type s'accompagne de résonances personnelles, les scientifiques et psychologues connaissent toutes les conséquences psychologiques et physiques, objectives et inévitables qu'il entraîne chez l'être humain : civils pris dans un conflit, individus identifiables par leur uniforme de policier ou de soldat, ou par leur carnet de reporter ou leur caméra.

Il est extrêmement difficile d'empêcher certaines personnes ayant vécu une expérience traumatisante de développer des troubles nerveux post-traumatiques, ou de tomber dans la dépression ou une angoisse constante.

En revanche, deux points positifs sont à noter :

- les symptômes de détresse sévère sont rares, surtout chez les personnes qui possèdent une vague idée du mécanisme des traumatismes ;
- lorsque de tels symptômes sont visibles, il existe des moyens éprouvés d'aider les personnes à les surmonter.

Exemples vécus

John est monteur au centre de télévision de la BBC à Londres lorsque des images des attentats du 11 septembre 2001 commencent à affluer de New York. Pendant 24 heures d'affilée, il est abreuvé de scènes de désolation, de mort, de chutes de corps... Quelques semaines plus tard, il s'effondre, en proie à une détresse inexplicable. En fait, des souvenirs de guerre, vieux d'une dizaine d'années et enfouis au fond de sa mémoire, ont resurgi, entraînant avec eux des troubles post-traumatiques.

Pour David, le déclencheur est un reportage sur la famine en Afrique. Il a déjà travaillé dans la région et a l'impression de bien tenir le choc. Mais, de retour en Grande-Bretagne, le souvenir d'une mère désespérée et de son enfant mourant à qui il n'a pu porter secours le hante et le plonge pendant quelque temps dans le plus profond abattement.

Sarah travaille depuis peu comme productrice dans une petite station de radio. De service ce samedi soir, elle est le premier reporter de la BBC à arriver sur le lieu d'un accident d'autocar particulièrement meurtrier survenu dans les environs. Elle réalise un reportage pour sa station et pour la chaîne. Les semaines suivantes, elle perd le sommeil et l'appétit. Des images sanglantes de l'accident lui reviennent sous forme de cauchemars. Elle n'en parlera pas à ses collègues, de crainte qu'ils la jugent trop faible pour le poste.

Dans tous ces cas – et dans d'autres, à la BBC ou ailleurs – une préparation succincte et un peu de soutien de la part de la direction et de la rédaction pendant et après l'événement auraient totalement changé les choses.

Aucune de ces personnes n'a développé de troubles nerveux post-traumatiques à proprement parler, comme ceux qui s'accompagnent d'un ensemble de symptômes durables et débilitants : cauchemar, flash back, repli sur soi, état d'engourdissement ou troubles physiques. En revanche, elles n'ont pu échapper à des périodes de dépression, d'angoisse et de détresse qui auraient pu être évitées en grande partie.

Ces expériences sont courantes et souvent mal comprises dans les salles de rédaction.

Vous même avez peut-être été personnellement confronté à ce genre de situation, ou connaissez des collègues usés par leur profession et par des expériences d'événements traumatisants – et qui, pour la plupart, n'ont pu compter sur aucun soutien pendant leurs moments de détresse.

Le changement de culture que connaissent actuellement le journalisme et la radiodiffusion est semblable à ce qui se produit depuis un certain temps – en partie en réaction à la multiplication des actions en justice – dans d'autres professions de première intervention comme la police et l'armée.

En Grande-Bretagne, les Royal Marines ont lancé il y a sept ans un programme de gestion des risques traumatiques, dans le cadre duquel des volontaires de tous âges suivent une formation pour le secours aux traumatisés.

Sur cinq jours, ils apprennent à écouter et acquièrent les connaissances de base nécessaires pour évaluer très simplement le degré de gravité d'un traumatisme chez une

personne et au sein d'une équipe, et pour déterminer qui pourrait avoir besoin d'aide.

Ce programme repose sur l'idée – et les Marines ne sont pas particulièrement réputés pour être des petites natures – que le soutien dont ont besoin des individus victimes d'une expérience traumatisante donne les meilleurs résultats lorsqu'il vient du groupe même auquel ils appartiennent et qu'il leur est apporté par des gens en qui ils ont confiance et qui partagent leur expérience.

Le but n'est donc pas de confier un rôle de conseil psychologique face à des individus qui viennent de vivre une expérience traumatisante, ou d'envoyer une armada de conseillers auprès des personnes victimes d'un choc émotionnel. De nombreuses recherches – y compris à New York après le 11 septembre – montrent combien une telle solution peut être contre-productive.

Le but est d'amener des sociétés qui cultivent le modèle du macho dur au travail à reconnaître que les traumatismes, avec leur cortège de conséquences affectives et physiologiques, sont des expériences humaines universelles et que la théorie selon laquelle les journalistes en sortent indemnes ne tient plus.

Le but n'est pas de forcer les gens à s'épancher à tort et à travers, mais de leur permettre d'exprimer leur peine et d'être entendus, compris et aidés. Car les traumatismes peuvent non seulement affecter les personnes en prise directe avec l'événement, mais aussi se répercuter sur les collègues, sur l'agence de presse une fois le reporter de retour, sur son équipe de travail et sur sa famille.

En Grande-Bretagne, James Forlong, de Sky News, s'est suicidé après que l'on a découvert qu'il avait falsifié un reportage réalisé pendant la guerre en Irak, monté à Londres, sur le lancement de missiles de

croisière à partir d'un sous-marin britannique.

Gaby Rado, correspondant politique de Channel Four, est tombé d'un toit au Kurdistan irakien dans des circonstances inexplicables, mais qui permettent malheureusement d'avancer l'hypothèse d'un suicide.

Chacun d'entre nous connaît parmi ses collègues de véritables écorchés, des personnes dont les rapports avec la société se sont peu à peu dégradés, qui ont sombré dans l'alcoolisme, ou qui portent la marque d'une vie passée sur le terrain et traumatisante.

Le journalisme et la radiodiffusion sont des professions extrêmement gratifiantes pour la plupart de ceux qui les exercent. Mais il est temps pour les organes d'information et les professionnels de reconnaître l'ampleur prise par le problème des traumatismes dans cette branche, et de commencer à chercher des remèdes.

Mark Brayne

Pendant de nombreuses années, Mark Brayne, directeur pour l'Europe de Dart Centre for Journalism and Trauma, a travaillé comme correspondant de Reuters et de la BBC à Moscou, Berlin, Vienne et Beijing. Il est aujourd'hui psychothérapeute.

Pour plus de renseignements :
www.dartcentre.org